

Remise du Prix de l'AES 2026
A M. Emeric Saucourt-Harmel

Chers Confrères et amis,
Mesdames et Messieurs,

Monsieur et cher lauréat, Emeric Saucourt-Harmel,

Cette remise du Prix 2026 est à marquer d'une pierre blanche. Car les circonstances placent votre livre au point de jonction de trois Léon ! Quand le jury de l'AES a couronné au printemps la biographie historique que vous avez consacrée à votre aïeul, nous venions tout juste de découvrir l'encyclique de Léon XIV, *Magnifica Humanitas*, avec laquelle la personne et l'œuvre de Léon Harmel (1829-1915) entrent profondément en résonance. Quant à Léon XIII... L'encyclique *Rerum Novarum* aurait-elle été la même sans les expériences sociales exemplaires de cet industriel passionnément chrétien, et sans l'enthousiasme de milliers d'ouvriers venant dire au Pape la fécondité des intuitions portées par l'usine du Val-des-Bois ?

La première qualité de votre ouvrage, cher Monsieur, c'est d'arriver à son heure. L'Eglise, en cette nouvelle révolution industrielle, a besoin que se lèvent des Léon Harmel, dans toute leur envergure de chrétiens, et vous en présentez magnifiquement le modèle ! Deux mots de vous, d'abord. Cadre dans une grande entreprise industrielle, cette biographie est le premier livre que vous publiez, mais il est le fruit d'investigations déjà anciennes, puisque c'est à l'issue de vos études à Sciences Po et avant d'entrer dans une école de commerce que vous décidez de faire de l'arrière-grand-père de votre grand-père le sujet de votre mémoire de recherches. Vous plongez alors dans un mystérieux carton d'archives familiales qui ne vous lâchera plus. Au milieu d'une documentation par ailleurs ample et riche, ce carton a eu le privilège de vous offrir le témoignage de l'intime. C'est d'ailleurs sans doute cette intimité qui donne à votre style sa chaleur communicative. Vous nous invitez à rencontrer une âme - et l'on vous suit !

Au commencement, en effet, il y a une famille. Et il est significatif que la famille Harmel soit très présente ici pour entourer celui qui porte aujourd'hui le flambeau commun. Père de famille nombreuse, Léon Harmel aimait exprimer la joie chrétienne de la fécondité : « Les familles nombreuses agrandissent le royaume de Dieu. Elles multiplient la fécondité de la rédemption ». Dans ses nombreuses lettres à ses enfants, notamment dans la dernière partie de sa vie, il n'hésitait pas à les rendre partie prenante de la double mission à laquelle il se

voulait fidèle : « l'extension du règne de Jésus-Christ », et « l'émancipation chrétienne des classes populaires par les institutions favorables à leur ascension sociale ».

La dynastie industrielle des Harmel plonge ses racines dans les Ardennes au XVIII^e siècle, mais ses forges ayant été détruites à la Révolution, c'est dans la laine de mouton qu'elle reconvertit ses activités. L'un des ancêtres de Léon dirige ainsi, sous Napoléon, la deuxième filature de l'Empire. Le jeu des mariages, des réussites, des échecs et des implantations successives - frères et cousins se partageant les usines - conduisent finalement Jacques-Joseph Harmel, père de Léon, à s'installer en 1840 près de Reims, « dans un endroit boisé, bordé d'une rivière abondante et régulière, non loin de Warmeriville. Le lieu est surnommé "Val-des-Bois" par son épouse, séduite par l'ambiance champêtre », écrivez-vous. Jacques-Joseph Harmel n'investit pas seulement au Val-des-Bois ses talents d'industriel, mais aussi ses convictions de chrétien, en mettant en place des institutions sociales : maisons ouvrières, secours mutuel, dialogue avec les familles ouvrières, etc. Le jeune Léon, qui sait "voir ce qu'il voit", aura de qui tenir. Mais ... à sa manière, comme nous le verrons. Enfant, il pense à devenir prêtre. Il sera très marqué à 19 ans par la misère ouvrière et l'indifférence de la bourgeoisie lors des insurrections de 1848, dont il est le témoin à Senlis - où il étudie. Arrêtant ses études supérieures de lettres pour s'occuper d'un de ses frères, malade, il tombe amoureux de sa cousine Gabrielle et l'épouse en 1852. Cet amour réunit deux êtres qui partagent une foi vibrante et ont soif de la transmettre, ce qu'ils feront avec tendresse auprès de leurs neuf enfants (dont un malheureusement mort en bas âge).

Léon revient au Val-des-Bois, s'intègre à la vie de l'usine et apprend l'attention aux personnes. Il continue aussi à former sa foi et à fortifier l'attachement à la papauté qui tient à cœur à sa famille. Associé par son père à la direction de l'usine en 1853, il en devient le patron l'année suivante. Il a 25 ans. La société Harmel Frères vit et se développera toujours grâce aux multiples interactions des divers membres de la famille, très proches et complémentaires. Mais c'est Léon qui sera le vrai patron du Val-des-Bois, pendant près de 60 ans, de 1853 à 1911, l'année où âgé mais toujours rayonnant, il accepte de se retirer à Nice.

Jacques-Joseph Harmel était surnommé le « *Bon Père* » par ses ouvriers. A son tour Léon reçoit d'eux l'appellation affectueuse, mais elle prend vite un sens différent. Comme les meilleurs patrons catholiques de l'époque, Jacques-Joseph voyait en effet le *nec plus ultra* de

la charité sociale dans le paternalisme. Structure charitable imposée et centralisée par le patron, le paternalisme promeut des conditions de vie certes bénéfiques, mais très contrôlées, au risque d'étouffer les aspirations des ouvriers à prendre leur vie en mains. Léon décide d'abandonner le paternalisme au profit d'un système appuyé sur l'esprit de participation des ouvriers. Il s'agit de "faire faire le bien", plutôt que de le faire directement. « Mon axiome : le bien de l'ouvrier par l'ouvrier et avec lui, jamais sans lui, et à plus forte raison jamais malgré lui », dit-il. Mais si Léon Harmel peut amorcer dans son entreprise ce retournement dont l'exemple sera d'une immense portée, c'est parce que l'esprit chrétien a déjà infusé profondément la vie du Val-des-Bois. Ce qui nous amène à évoquer sa vie de foi.

Vous avez choisi, cher Monsieur, de faire entrer le lecteur dans la vie de foi de Léon Harmel dès le début de votre livre. C'est une riche idée, car on voit aussitôt que là est la clé de l'unité si remarquable de sa personne et de ses actes. Le foisonnement d'initiatives hardies dont le Val-des-Bois, puis le patronat catholique, puis l'Eglise plus largement vont être le théâtre est suscité puis diffusé *en douceur* à partir de la prière, la contemplation, la souffrance acceptée - et d'abord la mort prématurée de sa chère Gabrielle en 1870, dans le mystère d'une vie donnée. Dévotion au Sacré-Cœur, adoration eucharistique... Dieu est présent au Val-des-Bois, et sans que rien ne blesse ni n'oblige personne - vous l'expliquez très bien -, l'attrance de son Amour est forte. Il y aura bientôt la statue de Notre-Dame de l'Usine, puis la Confrérie du même nom. Il y aura, en 1886, l'introduction de la Vierge Marie ... dans les statuts de l'entreprise (!), puisqu'un compte de réserve est alors établi à son nom pour financer les activités sociales et d'apostolat... A une époque qui cantonne généralement la foi à certains domaines de l'existence, voire certains créneaux horaires, l'unité de vie d'un Léon Harmel prend une valeur prophétique ! Ajoutons qu'il est membre du Tiers-Ordre franciscain dès le début des années 1860. Sa sobriété de vie et celle de ses proches, si étonnante pour une famille de grands industriels, participe du témoignage... La « garde du cœur » dans l'humilité, comme vous l'écrivez joliment, va de pair pour Léon avec la vigilance devant les séductions du monde.

Le Val-des-Bois a donc été préparé à vivre chrétiennement l'expérience inédite que lui propose son patron, celle du **principe de subsidiarité**. Nous ne l'explicitons pas ici ! Mais c'est au nom de ce principe que Léon Harmel organise la *Corporation chrétienne du Val-des-Bois*, regroupant des associations de tous ordres, gérées par les ouvriers eux-mêmes (détente, sport, musique, théâtre, bienfaisance...), mais aussi des institutions économiques comme des

coopératives d'achats. Le chef d'entreprise garde l'autorité supérieure, mais un Comité supervise l'ensemble des activités avec des représentants de chaque association, et se réunit chaque semaine avec les dirigeants et l'aumônier. En 1877, Léon Harmel théorise cette expérience dans son *Manuel d'une corporation chrétienne*. L'inspiration religieuse est centrale, et les exigences d'organisation manifestent clairement le changement de paradigme : « Les associations ne mériteront ce nom que si elles se gouvernent elles-mêmes par des conseils ouvriers. C'est ce conseil qui, donnant aux ouvriers une part active à l'oeuvre commune, leur fait considérer l'honneur de leur petite société comme leur honneur ». Tout ne réussit pas tout de suite, mais c'est la rançon de la responsabilité donnée. Les initiatives se multiplieront. Pendant des décennies, les institutions du Val-des-Bois seront scrutées par des visiteurs enthousiastes venus de France et de l'étranger, et c'est un mérite de votre livre que de transformer à leur tour vos lecteurs en visiteurs par vos descriptions si vivantes.

Tourné vers la performance économique comme tout chef d'entreprise qui se respecte (« Comment veux-tu qu'on fasse du bien si on ne gagne pas d'argent ? », aime-t-il à dire à ses proches), Léon Harmel met l'accent sur la recherche, l'innovation - comme l'échardonnage de la laine... -, multiplie les succès, notamment à l'international, et réinvestit la plus grande partie des gains. Mais parallèlement il cherche comment appliquer au terrain professionnel le principe de subsidiarité expérimenté sur le terrain des associations. C'est ainsi qu'un conseil professionnel est formé en 1883 au Val-des-Bois, qui devient **Conseil d'usine** en 1884, à la faveur de la loi Waldeck-Rousseau (inspirée par Albert de Mun) qui donne le statut de "syndicat mixte" à ce type d'organisme consultatif. Léon Harmel expliquera plus tard : « aux hommes délégués par leurs pairs, nous pouvions ouvrir notre cœur, leur faire comprendre nos pensées, les initier aux affaires et à la marche de l'usine, en un mot en faire de véritables collaborateurs ». Ce conseil d'usine est donc le résultat de l'expérience et du développement progressif des institutions du Val-des-Bois, mais il les parachève. Son rayonnement sera immense, à la mesure de la pertinence et de l'abondance des questions qu'il traite et dont vous décrivez bien la teneur. Le conseil d'usine du Val-des-Bois contient en effet les germes de la plupart des mécanismes qui permettront d'établir la paix sociale au XXe siècle - ce qui justifie le sous-titre de votre ouvrage : *L'origine catholique de la paix sociale dans le monde contemporain*. Nos comités d'entreprise en sont les héritiers directs.

Mais Léon Harmel n'agit pas seulement sur le terrain de son entreprise. Son expérience et le souffle chrétien qui l'animent n'ont pas échappé aux responsables de l'Union des Œuvres ouvrières catholiques, non plus qu'à l'Oeuvre des Cercles catholiques d'ouvriers d'Albert de Mun et René de La Tour du Pin. L'amitié de Léon Harmel avec Albert de Mun, en particulier, député à la Chambre à partir de 1875 et pendant quarante ans, a beaucoup contribué au triomphe de leurs idéaux communs et les pages où vous l'évoquez sont passionnantes. Mais en 1873, c'est au congrès de l'Union des Œuvres, présidé par Mgr de Ségur, que Léon Harmel captive le brillant auditoire auquel il présente le fonctionnement de son usine. Dès lors, c'est l'ensemble des catholiques sociaux de ce temps-là, convaincus que la "question sociale" résulte d'un libéralisme appliqué sans bornes, associé à une perte des repères moraux, qui comptent sur Léon Harmel pour promouvoir avec eux un tout autre modèle. Les réseaux se mobilisent. Il y a dans votre livre des pages très instructives sur l'arborescence de personnalités de premier plan qui s'engagent, à commencer par les industriels lillois Philibert Vrau et son beau-frère Camille Féron-Vrau, par exemple - chers à nos amis des EDC. La plupart des patrons catholiques du Nord, ayant eu la révélation de la « merveille » du Val-des-Bois, emboîtent le pas - même s'ils ont du mal, dans un premier temps, à renoncer à leur paternalisme. On crée une Commission industrielle au sein de l'Union des Œuvres, ainsi qu'au sein de l'Oeuvre des Cercles dont Léon Harmel intègre la direction et qui connaît ensuite un formidable essor sous sa houlette à la fin de la décennie 70. On veut désormais influencer sur la société au sens large. La foi est au cœur de tout, et les questions les plus épineuses sont abordées de front : juste salaire, repos dominical...

En 1879, la seconde édition du *Manuel d'une corporation chrétienne* paraît avec une introduction ... du nouveau pape Léon XIII, qui a eu connaissance du Val-des-Bois par Mgr Langénieux, archevêque de Reims et grand soutien de Léon Harmel. A partir de là, une amitié de plus en plus forte lie Léon Harmel au pape Léon XIII, et c'est le point d'appui d'une initiative spectaculaire de l'industriel : ***les pèlerinages ouvriers à Rome de la décennie 1880.***

Tout commence avec un pèlerinage *patronal* en 1885. Pour avoir pris une part active aux débats parlementaires sur la loi Waldeck-Rousseau de 1884, avec l'idée d'ouvrir une "troisième voie" entre libéralisme et socialisme, voilà en effet Albert de Mun accusé de socialisme ! Il faut que le pape se saisisse de questions doctrinales qui ne sont pas tranchées. Léon Harmel en tête, une centaine de patrons part donc pour Rome en pèlerinage, avec des

mandats pour représenter huit cents autres chefs d'entreprises, « l'ensemble dirigeant une population ouvrière de près d'un million d'âmes ». L'impression produite sur le pape est profonde, et il annonce une encyclique ! L'Union de Fribourg, groupe international d'intellectuels chrétiens entraîné par La Tour du Pin, décide alors « d'étudier, à la lumière de la doctrine catholique, toutes les questions de l'économie sociale », avec un élan et une exigence de qualité qui suscitent un large écho. Mais ce sont les pèlerinages ouvriers, organisés par Léon Harmel, qui dominent la période. En 1887, le premier pèlerinage réunit mille ouvriers, qui passent voir Don Bosco à Turin, sont accueillis par groupes aux audiences pontificales à Rome et servis à table par la noblesse romaine. En 1889, c'est le "pèlerinage des dix mille" ! Les patrons voyagent en troisième classe aux côtés de leurs ouvriers. Avec Léon Harmel, chef du pèlerinage, on évoque à Rome la réglementation du travail, et la presse nationale et internationale couvre largement l'événement. En 1889 paraît le *Catéchisme du patron*, fruit d'une collaboration intense entre clercs et laïcs et révisé à l'abbaye de Solesmes à la demande de Léon Harmel, qui n'en est pas l'auteur, mais l'instigateur et la caution morale. Dans son introduction à ce *Catéchisme* dont les Questions/Réponses sont très concrètes, le cardinal Langénieux emploie le terme de "doctrine sociale". Un pas est franchi.

Mais des débats houleux persistent dans le public quant au libéralisme, au rôle de l'Etat, etc. Léon XIII mesure combien est forte l'attente d'une clarification. Ce sera ***Rerum Novarum* (15 mai 1891)**, dont on a pu dire qu'elle était la récompense des pèlerinages des ouvriers français... L'encyclique *définit* la doctrine sociale de l'Eglise. Et si elle désigne d'abord le danger marxiste, sa grande nouveauté est d'affirmer que la réponse à la question sociale n'est pas contenue dans le libéralisme économique : car de ce côté-là aussi sévit le matérialisme athée ! La dignité de l'être humain, en revanche, doit être au centre de tout. L'encyclique prône des mesures concrètes (sur le travail des enfants, le salaire juste, etc.). Elle encourage les syndicats mixtes (patrons et ouvriers). Surtout elle valorise la famille, ***les corps intermédiaires*** et l'obligation des pouvoirs publics de défendre les droits naturels de l'homme s'ils ne sont plus respectés. *Rerum Novarum* fut un séisme, nous le savons. Vingt mille ouvriers partent pour Rome en pèlerinage d'action de grâces, mais le patronat français est dans l'ensemble embarrassé, tandis que parmi les patrons catholiques réunis au sein de l'Union fraternelle du commerce et de l'Industrie (UFCI), de grands noms s'attèlent à la mise en œuvre de l'encyclique, demandant ainsi instamment au Parlement l'interdiction du travail dominical.

L'engagement de Léon Harmel, plus fervent que jamais, s'attache alors au **développement du syndicalisme chrétien**. Il avait commencé par croire aux syndicats mixtes (patrons/ouvriers). Il en vient à encourager les syndicats proprement ouvriers, que soutiennent les Frères des Ecoles chrétiennes - beaucoup de leurs anciens élèves en sont d'ailleurs membres. Patrons et salariés du commerce et de l'industrie montrent l'exemple, et le Syndicat agricole de la Champagne emboîte le pas en 1894. En 1899, la Lyonnaise Marie-Louise Rochebillard lance avec l'appui de Léon Harmel les trois premiers syndicats féminins du pays, etc. Impossible de détailler ici l'ampleur du mouvement dont seront issus après la 1^{ère} Guerre mondiale aussi bien la Confédération française des professions (CFP), ancêtre de nos EDC, que la CFTC, toujours vivante aujourd'hui en dépit des bourrasques. Nul mieux que Léon Harmel n'aura permis cet essor, grâce à sa volonté tenace de résoudre la question sociale par la coopération organisée entre patronat et personnel, en lieu et place de la lutte des classes.

Il y aurait tant à dire encore ! Ainsi, dans la décennie 1890, Léon Harmel entreprend-il de former les ecclésiastiques aux questions économiques, en s'appuyant sur l'exemplarité du Val-des-Bois. Lors de plusieurs congrès à Paray-le-Monial, il fait souffler aussi un vent de jeunesse sur le Tiers-Ordre franciscain, appelé à mettre en cohérence vie privée et vie publique en s'engageant sur les sujets d'actualité selon les préconisations de *Rerum Novarum*...

Je n'irai pas plus loin. Il vous restera donc, chers amis, beaucoup de choses à découvrir encore à la lecture de cet ouvrage, comme tous ceux que le Prix de l'AES, je l'espère, attirera. En ce temps où l'avenir vacille mais où l'espérance de l'Eglise est plus que jamais sollicitée, je dois dire que pour notre Académie, récompenser un ouvrage qui présente un modèle d'une telle fécondité est une grande joie. Vous rendez vos lecteurs fiers de lui ! Soyez-en remercié, cher Monsieur, du fond du cœur.

Marie-Joëlle Guillaume, présidente de l'Académie d'Education et d'études sociales